Mona Ozouf

Varennes

La mort de la royauté (21 juin 1791)

folio histoire

Extrait de la publication

COLLECTION
FOLIO HISTOIRE

Mona Ozouf

Varennes

La mort de la royauté
(21 juin 1791)

Gallimard

Extrait de la publication

Dans la même collection

LA FÊTE RÉVOLUTIONNAIRE, *n° 22*

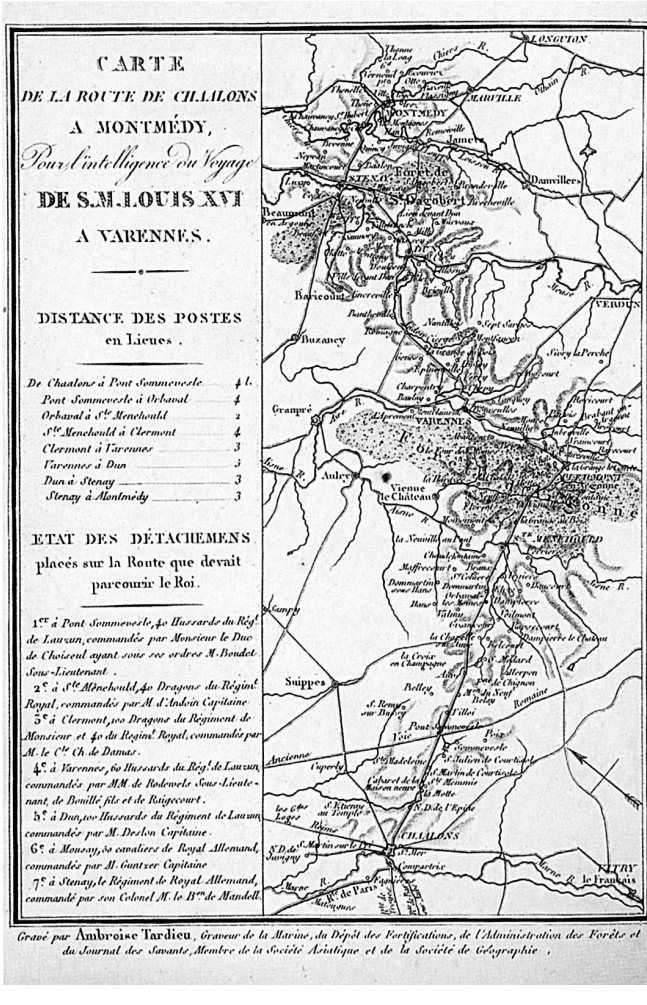
© *Éditions Gallimard, 2005.*

Extrait de la publication

Mona Ozouf, directeur de recherche au C.N.R.S., est l'auteur de nombreux ouvrages sur la Révolution française, la République et la littérature, notamment *La Fête révolutionnaire* (1976), *Les Mots des femmes* (1995) et *Les Aveux du roman* (2001).

Extrait de la publication

Extrait de la publication



Carte de la route de Chaalons à Montmédy,
publiée dans les *Mémoires de M. le baron de Goguelat*, 1823.
Bibliothèque historique de la Ville de Paris.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Introduction

S'il fallait résumer l'événement du 20 juin 1791, on pourrait s'en tenir à quelques phrases dépourvues de tout éclat : ce soir-là, Louis XVI, qui s'estimait prisonnier des Tuileries, est sorti de Paris, dans l'intention de rejoindre Montmédy, place forte aux frontières de l'Est ; arrêté le lendemain dans une bourgade argonnaise, où il a dû passer la nuit, il a été, le matin suivant, contraint de rebrousser chemin vers la capitale qu'il avait quittée l'avant-veille.

À Varennes, donc, un roi s'en est venu, un roi s'en est allé. Dans le jeu de l'oie de la Révolution française, ce voyage interrompu est le coup de dés malencontreux qui ramène le joueur à la case du départ : fausse manœuvre, échappée sans lendemain, événement dépourvu de portée apparente. Après cet intermède manqué, la pièce recommence sur la même scène — entre le Manège où siège l'Assemblée, les Tuileries devenues « une Bastille pour les rois », les rues parisiennes en émoi ; avec la même distribution — un roi, une reine, des députés, des clubs ; et un livret inchangé

— une constitution à parfaire, une révolution à clore. On peut douter que les trente-six heures qui séparent le moment où la famille royale s'échappe des Tuileries et celui où il lui faut reprendre la route en sens inverse méritent vraiment le nom de « journée révolutionnaire ». Et quand on prétend les élever à la dignité de « journée qui a fait la France », la perplexité s'accroît encore.

Rien, en effet, dans le cours de ces heures n'appelle à la mémoire les représentations habituellement liées à la « journée » révolutionnaire. Dans l'imaginaire national, que faut-il à pareille journée ? Un théâtre urbain, parisien de préférence, tout à coup bouleversé, turbulent, bruyant, méconnaissable. Il faut des foules anonymes qui abattent grilles et murailles, investissent les espaces les mieux gardés et les lieux interdits (Bastille, Tuileries, Convention), se les approprient dans une subversion, mi-joueuse, mi-brutale, de leurs usages consacrés. Il faut des razzias de fourches et de fusils, des pillages, des rumeurs folles, des paniques. Il faut des violences collectives, des coups de feu, des têtes sur des piques, du sang, de l'épouvante. Il faut aussi un déclenchement imprévisible : car on aura beau prêter à la journée des précédents et même des préparatifs, complots souterrains ou sourdes intrigues, ils ne suffiront jamais à rendre compte de l'embrasement soudain des rues et de l'étincelle qui leur met le feu. Enfin, aux lendemains de la journée, quand on fait le compte des morts et des saccages, on trouve des hommes transformés, le cours des choses infléchi, et renouvelé le sens des événements à venir.

Aucun des ingrédients canoniques de la « journée » ne semble présent à Varennes. Il s'agit d'un départ clandestin, couvert par le secret, abrité par la nuit ; puis d'un voyage accompli sur une route quasi déserte, le plus furtivement possible ; d'un arrêt inopiné dans une pauvre commune, si écartée des grands chemins qu'elle n'a pas même de maison de poste. Sans doute retrouvera-t-on, sur le trajet du retour, le grondement des foules turbulentes, puis, à l'arrivée dans la capitale, ce que les journaux nomment « un concours immense de peuple ». Cette masse populaire, autre singularité, se montre respectueuse des consignes d'ordre qu'on lui a données et observe le plus impressionnant des silences. L'épisode comporte certes une sourde violence, mais elle est contenue, et ne fait au total qu'une seule victime ; encore est-ce, sur la route du retour, à la suite de circonstances mal éclaircies. L'aventure tout entière manque absolument de l'éclat, barbare ou joyeux, c'est selon, qu'on prête généralement aux « journées » de la Révolution française.

On peut douter par ailleurs de la pertinence à faire figurer le 20 juin dans le répertoire des grandes dates révolutionnaires. Certaines d'entre elles ont un caractère fondateur — la nuit du 4 août 1789, qui marque la naissance de la société des hommes libres et égaux ; d'autres, un caractère destructeur — le 10 août 1792, qui vient à bout de la monarchie ; ou le 31 mai 1793, qui met à mal la représentation nationale. D'autres encore sont indissolublement destructrices et fondatrices : le 14 juillet, qui en 1789 abat l'emblématique Bastille

Extrait de la publication

et qui fonde en 1790 l'identité et l'unanimité nationales. Mais la journée et la nuit de Varennes paraissent, elles, ne rien fonder, ne rien détruire. Le roi revient à Paris pour être mieux que disculpé : confirmé dans des pouvoirs qu'on prend soin d'accroître, et qui sont l'objet d'un rafistolage constitutionnel appliqué. Tout continue comme devant, et l'Assemblée constituante s'ingénie même à nier qu'il y ait eu là un événement, en s'acharnant, contre toute évidence, à en ôter l'initiative aux principaux acteurs. La version officielle veut en effet établir que la famille royale a été criminellement, et contre son gré, enlevée à l'amour de ses sujets. Puis, quand s'effondre cette fiction pieuse, on assure qu'elle n'a pas fui, mais tout simplement entrepris un voyage d'information dans les provinces, pour tester sur le terrain les sentiments et les espérances des Français. Louis XVI lui-même apporte sa caution à ce roman pédagogique, destiné à amortir le choc de ce qui s'est réellement passé.

Les historiens, à leur tour, n'ont prêté qu'une attention distraite à l'événement. Il est évidemment de portée nulle pour ceux qui, tel Joseph de Maistre, et à rebours de « ce que professe la philosophie moderne[1] », n'accordent rien au hasard dans l'histoire. Aucun acteur, dans l'engrenage fatal d'une Révolution qui va son train indépendamment des volontés humaines, n'échappe à sa destinée — et Louis XVI moins que tout autre : dès l'origine, il est voué au martyre, en expiation de fautes qu'il n'a pas commises. Mais même ceux qui adoptent une perspective moins sombrement métaphysique voient la fatalité se tenir au seuil de

Extrait de la publication

l'équipée royale. Thiers s'ingénie à en soustraire toute initiative individuelle : on ne peut, selon lui, en reprocher l'échec ni à ceux qui l'ont conseillée ni à ceux qui l'ont exécutée, tant celui-ci était le « résultat de cette fatalité qui poursuit la faiblesse au milieu des crises révolutionnaires[2] ». Il n'en fait donc, comme son ami Mignet, qu'un récit très plat. Taine, lui, n'aperçoit nullement dans l'aventure de Varennes la scène à faire : elle ne le retient que dans la mesure où elle fournit aux Jacobins l'occasion d'accomplir un pas de plus dans leur diabolique entreprise. Quant à Jaurès, il ne s'intéresse à la fuite du roi que pour la discussion torrentielle qu'elle suscite à l'Assemblée, et pour l'espace qu'elle ouvre à une idée républicaine longue à naître.

Tous, d'autre part, sont enclins, suivant la pente d'une profession qui supporte mal l'irruption dans le continuum temporel de l'absolument nouveau, à inscrire l'échappée royale dans un procès de bout en bout intelligible. Tantôt, c'est en restituant, en amont, la série des indices qui l'annoncent, des soupçons qui la dénoncent avant l'heure, des gestes et des paroles qui la préparent : on ôte alors à l'événement son effet de rupture. Tantôt, c'est en la faisant entrer dans une rationalité psychologique et politique : étant donné la situation intenable que la Révolution avait faite au roi, la fuite, selon Jaurès, était très « probable[3] ». Elle était même, selon Quinet, l'un des plus pénétrants commentateurs de l'événement, la meilleure chose à tenter pour un roi pris au piège, un parti éminemment « raisonnable[4] ».

Extrait de la publication

Aulard, qui consacre à Varennes un récit très sobre, observe pourtant que parmi les événements révolutionnaires, fort peu furent vécus et ressentis dans les profondeurs de la nation. Qui peut dire si les journées du 10 août, du 31 mai, du 9 thermidor, du 18 fructidor, du 18 brumaire ont été connues par le peuple des villes et des campagnes ? A-t-il pu les interpréter ? Les a-t-il seulement sues ? En revanche, ni la prise de la Bastille, ni la mort du roi, ni la guerre n'ont pu échapper aux plus frustes des Français. Et, de même, Varennes, qui fait donc partie de cette toute petite série d'« événements qui furent vraiment nationaux[5] ».

Avant Aulard, quelques historiens l'avaient compris. Louis Blanc, parce qu'il est un conteur. De Varennes il fait une relation riche en coïncidences inattendues, en péripéties rebondissantes, en anecdotes piquantes — souvent controuvées, il est vrai, mais du moins mettent-elles en relief l'aspect dramatique de la journée et de la nuit. Michelet, parce qu'il est sensible à tout ce qui fait image, et prêt à accorder une immense importance symbolique au projet qu'il prête à Louis XVI de mettre une frontière entre les Français et lui. Non que Michelet ait renoncé à raconter lui aussi tout ce qui précède et prépare le départ du roi. Mais ce n'est que pour en déplacer l'effet de surprise, à ses yeux intact : « Ce qui surprenait le plus dans la scène de Varennes était le plus naturel ; ce qui semblait un changement, un renversement inouï était un retour à la vérité. » Dans ce Louis XVI travesti en domestique, Michelet aperçoit en effet la vraie nature du

Extrait de la publication

monarque, fait pour être un « économe de grande maison, exact et intègre, très consciencieux ». L'habit de serviteur « était son habit réel ; il avait été déguisé jusque-là sous les signes menteurs de la royauté[6] ». Varennes devient alors un incomparable révélateur.

Force des images, choc des émotions humaines : Louis Blanc et Michelet signent ici leur affinité avec les romanciers et les hommes d'images, dramaturges ou cinéastes. Ceux-ci ont donné à la fuite de Varennes toute l'attention que lui chicanaient les historiens. Elle a exercé sur eux une fascination durable. C'est que son scénario très simple comporte un puissant enjeu émotif : les fugitifs réussiront-ils dans leur entreprise ? Leurs poursuivants les rattraperont-ils ? On accompagne les uns et les autres dans cette traque haletante, avec ses brusques alternances d'espoir et de découragement. L'épisode a l'avantage, d'autre part, d'être enfermé dans une unité de temps (cinq jours séparent le départ clandestin, nocturne et joyeux, du retour public, diurne et honteux) ; dans une unité de lieu : tantôt l'espace étroit de la berline, que la famille royale devra, au retour, partager avec l'ennemi ; tantôt la pauvre chambre d'un épicier de village. On dirait un découpage tout prêt pour le théâtre, caractère que renforcent encore les déguisements des principaux acteurs. Ajoutons que sur cette trame sommaire le hasard a brodé des épisodes exubérants, parfois dramatiques, parfois prosaïques, parfois encore romanesques. Il s'agit d'une histoire baroque, mieux faite pour Shakespeare que pour Racine.

Extrait de la publication

Ce sont ces contrastes, réunis dans une intrigue forte, qui ont frappé les romanciers. Contraste des lieux, car on voit Hugo, en voyage vers le Rhin, méditer sur la proximité géographique entre Reims, la ville des fastes éclatants du sacre, et l'obscure bourgade vers laquelle roule dans la nuit grise un roi vêtu de gris, affublé pour l'occasion du plus terne des patronymes, Durand : « Entre Reims et Varennes, entre le sacre et le détrônement, il n'y a que quinze lieues pour mon cocher ; pour l'esprit il y a un abîme, la Révolution[7]. » Contraste des personnes, car comment ne pas rêver sur l'improbable face-à-face d'un roi et d'un marchand de chandelles, d'une reine et de municipaux qui lui font la loi ? Stendhal, en lisant le récit que fait de l'aventure un des principaux artisans de la déroute finale, oppose les soucis mesquins de ce duc de Choiseul occupé d'habits, de chevaux, d'étiquette, et l'énergique détermination des acteurs populaires, Guillaume et Drouet : leur eût-on confié la bonne marche du voyage, celui-ci aurait atteint son but.

Contraste, enfin, des époques. Se souvient-on que Voltaire, en route pour Paris en février 1778 — le mois de son couronnement sur la scène où l'on jouait *Irène* —, s'était fait arrêter aux barrières par des commis d'octroi soucieux de vérifier si le véhicule ne transportait « rien contre les ordres du roi » ? « Messieurs, avait répondu Voltaire, je crois qu'il n'y a ici de contrebande que moi. » Un des deux gardes s'était alors écrié : « Pardieu, c'est M. de Voltaire[8] ! » Fin des soupçons, arrêt immédiat de la fouille, le carrosse passe dans le respect

Extrait de la publication

émerveillé de tous. Entre l'écrivain fêté à l'octroi, qui roule triomphalement vers son sacre, et le roi sacré ignominieusement arrêté à Varennes, c'est tout un monde qui bascule. Nul ne le fait mieux comprendre que Chateaubriand : dans un moulin de la lointaine Amérique, près du feu où mijote son méchant dîner, il avise un lambeau de journal sur lequel fulgurent quatre mots : « Flight of the King ». « Une conversion subite, raconte-t-il, s'opéra dans mon esprit. » Le voici qui abandonne sur-le-champ les solitudes américaines pour venir offrir aux Bourbons « les services d'un cadet de Bretagne[9] ».

Pour frapper l'imagination romanesque, il y avait encore l'importance extrême de l'enjeu : la réussite de l'évasion aurait changé les destinées des voyageurs de la berline — tous, à l'exception de la gouvernante et des enfants royaux, sont promis au couperet. Pour d'autres acteurs, c'est au contraire la participation à la débâcle de l'équipée qui a bouleversé la vie et en a infléchi le cours. Il suffit de songer à la destinée singulière de ce maître de poste qu'on tiendra, sans trop d'exactitude, pour l'artisan principal de l'arrestation de Louis XVI. À son exploit douteux, ce Drouet devra de devenir député de la Marne à la Convention, régicide, d'être emprisonné par les Autrichiens, échangé contre Marie-Thérèse de France, condamné comme babouviste à l'échafaud auquel il échappe en s'évadant par un conduit de cheminée, avant de devenir plus tard sous-préfet de Sainte-Menehould, décoré par Napoléon, pour

être enfin réduit par la Restauration à vivre caché dans une grotte.

Mais au-delà de ces destinées individuelles métamorphosées, c'est aussi, assure Alexandre Dumas, celle de la France qui s'est jouée à Varennes : sans l'arrestation du roi, pas de guerre civile, plus de terreur ; ni Napoléon ni Sainte-Hélène. Dumas y voit la source de tous les événements politiques qui se sont succédé ensuite. Pour lui, sans doute possible, Varennes est une journée qui a fait la France[10].

Pour comprendre la différence de traitement que romanciers et historiens réservent à l'événement, il faut aussi songer à leur manière si différente de vivre et d'accueillir la contingence. Tout, dans la fuite du roi, est suspendu à des « si » : il s'en est fallu d'une poignée de secondes et d'une centaine de mètres pour que la berline royale puisse, dans la bourgade où elle a été stoppée, franchir le pont sur l'Aire au-delà duquel elle eût trouvé le détachement salvateur. Voilà qui place dans une lumière dramatique les menus accidents de la route. Au gré des interprétations, on tient tantôt l'un, tantôt l'autre de ces aléas pour responsable du retard fatal. Et voilà qui met aussi l'accent sur l'imprévisibilité et l'obscurité des décisions humaines : hésitations, bévues, découragement trouvent ici leur sens et leur poids face à l'Histoire majuscule.

Du tour inattendu que peuvent prendre les destins, les romanciers s'enchantent : c'est l'infiniment improbable qui constitue pour eux, comme pour Hannah Arendt, la texture même du réel. Ils

Extrait de la publication

sont rompus à substituer les événements imaginaires à ceux qui ont eu lieu, à rêver à l'infinité des dénouements possibles. Les historiens, en revanche, cherchent toujours à débusquer sous le foisonnement des faits la nécessité qui les ordonne. Pour eux, imperméables à ce qui est fortuit, appliqués à réduire l'intervalle entre le possible et le réel, ce qui est arrivé le devait. Connaître la fin de l'histoire est un privilège ambigu : il les incline à plier les événements à ce qui est effectivement advenu, à leur trouver une rationalisation, à éteindre la réflexion sur ce qui aurait pu être. Et alors que le romancier n'est nullement inquiet de la discordance des témoignages — si frappante dans la circonstance de Varennes, puisque les protagonistes de cette évasion manquée ont dû justifier leur conduite et plaider leur cause, rejetant souvent la responsabilité sur leurs acolytes —, l'historien cherche toujours à les accorder, à réduire la part des incertitudes, à camper sur une version unifiée.

Mais c'est précisément en fonction de ses incertitudes que l'événement de Varennes peut être tenu pour un foyer de compréhension de la Révolution française. Les questions qu'il soulève sont celles mêmes auxquelles on peut faire retour pour en déchiffrer le sens. La fuite royale pouvait-elle réussir ? Quels étaient exactement les desseins du roi ? Louis XVI avait-il l'intention de sortir du royaume ? Devait-on voir dans son départ une trahison, et comment expliquer qu'il ait été si communément interprété comme tel ? Était-ce un projet de longue date ou de dernière minute ? Fal-

lait-il y lire la volonté du roi, ou celle de la reine ? Au centre de l'énigme, on trouve en effet les rapports de la reine et du roi, trop vite réglés dans la tradition historiographique par la subordination supposée de celui-ci à celle-là, et par un portrait de Louis XVI presque toujours négatif, pour ne pas dire caricatural.

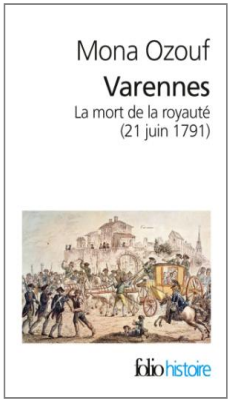
Plus décisif encore, le nœud de l'affaire est le rapport qu'entretenaient les Français avec la royauté séculaire. Un peuple, fût-il de tous le plus versatile, peut-il oublier ce qui fait image : la tentative d'un roi pour mettre une frontière entre la nation et lui ? Peut-il écarter ces quelques jours de vacance où, en l'absence du roi, une république de fait a fonctionné ? Où l'idée républicaine, si longtemps réduite aux souvenirs radoteurs du collège, s'est vu pourvoir d'un avenir ? Où la royauté, du même coup, a pu paraître superflue ? Varennes a fourni à Michelet l'occasion d'écrire que la royauté était morte « sous le déguisement de Varennes », mais que le procès du roi, dix-huit mois plus tard, risquait de la ressusciter par « la force de la pitié et la vertu du sang ». C'était faire de Varennes le vrai régicide, celui de la royauté. Et si Michelet a raison, on peut comprendre aussi que les heures si ternes de Varennes peuvent être dites « avoir fait la France ». Sans pour autant aller jusqu'à suivre Alexandre Dumas, qui les tient pour « l'événement le plus considérable de la Révolution française, et même de l'histoire de France[11] ».

Extrait de la publication

JULES FERRY, Bayard / BnF, coll. Les grands hommes d'État, 2005.

COMPOSITION FRANÇAISE. Retour sur une enfance bretonne, Gallimard, 2009 ; rééd. coll. Folio, 2010.

LA CAUSE DES LIVRES, Gallimard, 2011.



Varennes.
La mort de la royauté (21 juin 1791)
Mona Ozouf

Cette édition électronique du livre
Varennes. La mort de la royauté (21 juin 1791) de Mona Ozouf
a été réalisée le 02 août 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070444724 - Numéro d'édition : 185678).
Code Sodis : N50358 - ISBN : 9782072453366
Numéro d'édition : 233069.

Extrait de la publication